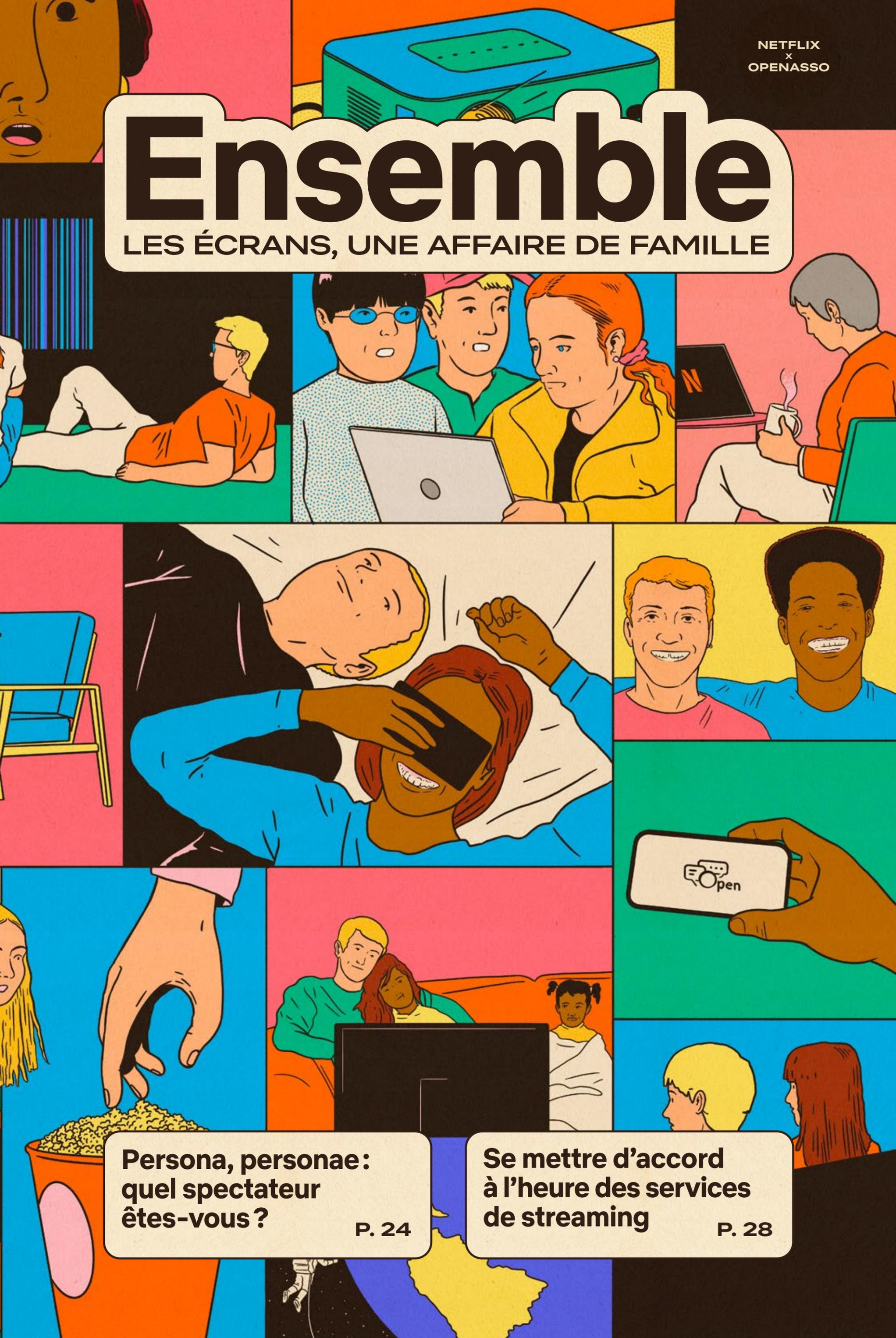


Ensemble

LES ÉCRANS, UNE AFFAIRE DE FAMILLE



**Persona, personae:
quel spectateur
êtes-vous ?**

P. 24

**Se mettre d'accord
à l'heure des services
de streaming**

P. 28

Découvrir et partager des programmes en famille

PAR ANNE-GABRIELLE DAUBA-PANTANACCE, VICE-PRÉSIDENTE, PR & COMMUNICATIONS, FRANCE ET EUROPE DU SUD, NETFLIX.



En France, plus de 10 millions de foyers nous font l'honneur de se rendre sur Netflix pour regarder des séries, des documentaires ou des films. Derrière ce chiffre, ce sont aussi des individus qui, souvent, découvrent nos programmes en famille. En nous associant aux experts de l'Observatoire de la Parentalité et de l'Éducation Numérique (OPEN), nous avons voulu comprendre ce qui se passe vraiment au sein de ces familles.

Nous sommes heureux de constater que nos intuitions sont confirmées par leur étude: bien encadré, l'outil formidable qu'est l'écran associé à des contenus de qualité peut déclencher des conversations, créer des moments de partage en famille ou même susciter des vocations. Des enseignements passionnants sur les pratiques de visionnage des familles françaises que nous avons voulu mettre en exergue dans ce cahier spécial.

Premier point saillant: les films, séries et documentaires se révèlent comme de véritables créateurs de liens et de souvenirs familiaux, que ce soit pour se divertir autour de séries très attendues comme *Lupin*, faire découvrir à ses enfants des œuvres qui ont bercé notre jeunesse – le *retwatching*, décrit par la psychologue clinicienne Marion Haza-Pery – ou aborder des thèmes sensibles grâce à des séries comme *Sex Education*.

Certains programmes permettent aussi d'élargir nos horizons. Je crois beaucoup en l'ouverture sur le monde que peut provoquer une œuvre. C'est le cas par exemple de *Ceux qui murmuraient à l'oreille de l'éléphanteau*, lauréat de l'Oscar du meilleur court métrage documentaire en 2023: l'histoire d'un couple qui élève deux éléphants orphelins. Une création indienne fascinante, qui porte un regard singulier sur le rapport homme-animal.

S'il est certain qu'il existe autant de rituels et pratiques de visionnage qu'il y a de familles, les conseils de l'OPEN s'avèrent clés pour les accompagner au mieux, vous les retrouverez dans ce numéro. Il est par exemple intéressant de voir les stratégies mises en place pour contenter toutes les générations lors du choix d'un titre – certains s'adaptent au plus jeune, quand d'autres préfèrent séparer les temps de visionnage, imaginer des moyens démocratiques comme le vote en famille, ou négocier des règles d'alternance. Vous vous reconnaîtrez peut-être dans l'une de ces situations!

Enfin, si vous êtes en recherche d'inspiration, vous trouverez une collection spéciale de titres Netflix adaptés aux familles, en fonction de votre humeur et de vos goûts. Les moments de visionnage collectifs sont de véritables instants de partage pour les foyers. Si nous pouvons apporter notre contribution à ce moment privilégié en famille, nous le faisons avec plaisir!

La sensibilisation, une affaire d'adultes

PAR THOMAS ROHMER, FONDATEUR & DIRECTEUR DE L'OBSERVATOIRE DE LA PARENTALITÉ ET DE L'ÉDUCATION NUMÉRIQUE (OPEN).



L'Observatoire de la Parentalité et de l'Éducation Numérique (OPEN) a été fondé il y a sept ans en partant d'un constat: lorsque l'on parle des pratiques des jeunes sur leurs écrans, c'est le plus souvent sous l'angle de ce qu'on appelle communément «les dangers d'Internet». Force est de constater que cette approche ne produit pas les effets attendus depuis vingt ans quels que soient les thèmes abordés avec les adolescents. Par ailleurs, ce qu'il y a de regrettable dans cette démarche, c'est qu'elle consiste souvent à faire porter aux jeunes générations les contradictions des adultes.

D'un côté, il y a des enfants et adolescents confrontés à des campagnes de prévention et de sensibilisation très anxiogènes, et de l'autre, une communauté éducative qui peine à s'emparer de ces sujets. Mais à quel moment les enfants et ados rencontrent-ils des adultes qui, plutôt que de leur apprendre à éviter les risques, leur apprennent à maîtriser les outils? C'est précisément la mission de l'OPEN: fournir aux parents les moyens nécessaires au déploiement d'un cadre éducatif cohérent et bienveillant pour une meilleure appréhension du numérique. Sans stigmatiser les comportements de chacun, nous partons des problématiques rencontrées pour décrypter et comprendre les pratiques des jeunes tout en questionnant les postures éducatives.

Afin de mieux appréhender les enjeux, nous essayons à l'OPEN de faire preuve de pragmatisme et d'humilité. Outre les nombreux échanges et formations que nous proposons aux adultes partout en France, nous essayons de valoriser la réflexion et l'analyse au travers notamment de nombreuses études comme le rapport d'analyse FAVORI «Familles, Vidéos, Organisation, Représentations, Interprétations» réalisé avec le soutien de Netflix.

Dirigée par la chercheuse et psychologue clinicienne Marion Haza-Pery, cette étude s'intéresse à la consommation de contenus vidéos et au rôle joué par cette pratique dans la dynamique familiale. La constitution de l'échantillon fut une étape cruciale, la difficulté étant d'avoir un panel représentatif de la société française dans toute sa diversité: familles nombreuses, monoparentales, de milieux rural ou urbain et de toutes classes sociales. Une fois les 20 familles sélectionnées, six chercheurs ont été mobilisés pour réaliser plus d'une centaine d'entretiens.

Cette enquête révèle que la consommation de vidéos se situe au cœur de la vie des familles. Derrière ces moments qui semblent parfois anodins se trouve tout ce qui fait le sel d'une vie de famille: difficultés éducatives, contradictions parentales, souci de transmission... Finalement, ces moments de partage font l'objet de discussions sociales et humaines très fortes. À la lecture de ces témoignages, nous espérons que chacun se reconnaîtra derrière ces morceaux de vie, qui nous rappellent qu'avec ou sans écran, il n'existe pas de bons ou de mauvais parents.

Sommaire

Rituels télévisuels en famille: regarder ensemble pour construire une mémoire commune ÉPISODE 1 ▶ 04

« Il faut qu'on parle »: les séries, outil de médiation pour aborder des thématiques sensibles ÉPISODE 2 ▶ 08

En quête d'identité: soi, les autres, le monde ÉPISODE 3 ▶ 14

« Retrowatching »: regarder le passé pour s'inscrire dans le présent ÉPISODE 4 ▶ 16

De la nostalgie à la *newstalgia*: comment le rétro se réinvente-t-il? ÉPISODE 5 ▶ 18

Persona, personae: à chacun sa manière de regarder la télé ÉPISODE 6 ▶ 24

Se mettre d'accord à l'heure des services de streaming: qui contrôle la télécommande? ÉPISODE 7 ▶ 28

L'art du compromis: 7 techniques pour mettre tout le monde d'accord (ou presque) ÉPISODE 8 ▶ 30

Sandra Laugier: « Les séries permettent de connaître des milieux auxquels nous n'avons pas accès. » ÉPISODE 9 ▶ 34



Rituels télévisuels en famille: regarder ensemble pour construire une mémoire commune

IMAGE LA PETITE NEMO ET LE MONDE DES RÊVES

De *Breaking Bad* à *Don't Look Up* en passant par *Chef's Table*, les films, séries et autres programmes ont toujours fait l'objet de rituels au sein des foyers. Espace spatio-temporel de tranquillité, l'expérience de visionnage devient un moment rassurant où se crée une culture familiale commune.

Mardi soir 21 heures. Enfants couchés, dîner terminé, pyjama enfilé. Après une journée école-boulot, il est l'heure de se blottir en famille. Antidote tout désigné pour nous remonter le moral quand il glisse dans nos chaussettes, les programmes vidéo font l'objet de véritables rituels familiaux. « La séance vidéo partagée est une occasion familiale de se rassembler, dans un quotidien où chacun est pris dans ses activités de travail, école et loisirs », expose Marion Haza, chercheuse en psychologie et auteure de l'étude FAVORI. L'étude explique que ces temps partagés sont une sorte d'alibi pour garantir des moments ensemble ; le visionnage de vidéos prend donc souvent des allures de rituel au sein des familles qui cherchent à passer un moment commun agréable. « Par le biais des recherches réalisées, nous avons remarqué que ce qui est important pour les familles, c'est d'être ensemble, relate Marion Haza. Elles recherchent des contenus amusants, plaisants, dont ils pourront se souvenir facilement plus tard notamment par le biais de citations connues ou moments cultes. »

Ces rituels servent à tisser et à maintenir des liens solides propres à chaque famille et jouent un rôle fort dans la construction sociale des enfants. Le rapport FAVORI souligne ainsi l'importance pour les parents de transmettre une mémoire commune. Ils souhaitent

► construire une culture cinématographique et considèrent que certains contenus font partie de cet héritage familial. Beaucoup de parents cherchent et trouvent ainsi des films ou dessins animés qui leur semblent incontournables. La culture pop est souvent valorisée, par exemple à travers les inévitables Star Wars, ou encore Quatre mariages et un enterrement et La Famille Adams.

Des séries « refuges »

Il y a quarante ans déjà, lors de la première diffusion du très célèbre programme américain Dallas, la France trépidait d'impatience à l'idée de découvrir ensemble les frasques de la famille Ewing. « La série était diffusée à heure fixe sur TFI, et je me souviens avoir instauré un véritable cérémonial autour de son visionnage. Ma sœur, ma mère et moi nous asseyions sur le canapé, ravies à l'idée d'en savoir chaque semaine un peu plus sur cette saga familiale », explique Véronique, 60 ans. De son côté, Patrick, 59 ans, se souvient des westerns partagés avec son père comme de moments privilégiés. « C'était l'occasion de partager un moment avec lui, sachant qu'il était rarement à la maison. » Christine Thoër, professeure au département de communication sociale et publique de l'université du Québec à Montréal, a observé les transformations des dynamiques relationnelles autour de la réception des contenus audiovisuels. Pour elle, ces rituels sont des « moments d'échange ». « Il s'agit d'un moment où on se pose, d'une histoire avec un aspect narratif construit [comme des rendez-vous]. De plus, le format "série" peut être coupé et repris. On la réinsère dans le quotidien quand on le souhaite. »

Petit à petit, ces contenus que l'on regarde à plusieurs s'incarnent comme un refuge. « Revisiter des séries, c'est comme basculer dans un espace connu. Elles représentent un endroit dans lequel on s'installe, on vit. Elles nous accompagnent dans nos moments de vie, quand on voyage, loin de la maison », explique Christine Thoër. Des refuges temporels aussi, lorsqu'on revisite les séries qui ont accompagné des moments de notre jeunesse : l'expérience de visionnage est alors attachée à l'expérience que l'on a vécue au moment de la découverte de ce contenu. Cette expérience, que Marion Haza qualifie dans l'étude OPEN de « retrowatching », « confère un univers rassurant aux spectateurs, et c'est l'objectif recherché », analyse Christine Thoër.

Débats, émotions et cohésion de groupe

Objets prenants ou divertissements plus légers, les séries sont le support d'une identité commune en construction. Des séries à la structure narrative complexe comme *The Wire*, *Les Soprano*s ou *True Detective* proposent un moment intense à partager. « Les séries avec une forte intrigue stressante se rapportent à l'idée de vivre des moments d'émotion ensemble », analyse Christine Thoër. Les programmes plus légers permettent un échange convivial. Ces séries « impliquent une attention plus diffuse et peuvent donc s'inscrire plus facilement dans un visionnage de sociabilité, donc collectif, et susciter des débats ou discussions en simultané », analysent les sociologues Catherine Dessinges et Lucien Perticoz dans leur ouvrage *Les consommations de séries télévisées des publics étudiants face à Netflix*.

Autre pratique appréciée par les membres d'une même tribu, selon l'étude FAVORI : le visionnage de jeux d'aventures télévisés ou d'émissions culinaires, qui avaient d'ailleurs fait exploser les scores d'audience pendant le premier confinement. *Pékin express*, *Top Chef*, *Intervalle*, *Fort Boyard*, *Koh Lanta...*, autant de programmes consommés collectivement par des spectateurs qui se prennent d'affection pour certains candidats. De quoi favoriser la cohésion de groupe et l'effet d'émulation et d'entraînement mutuel. La réception de ce type de programmes par les publics est intimement liée à l'univers du jeu : le succès des prédictions conforte, aux yeux du sociologue Kim Schroder, la « confiance en soi du téléspectateur ». Le programme encourage notre tendance à deviner ce qui suit et répond à « un besoin infantile d'entendre encore et toujours la même histoire, d'être consolé par le "retour de l'identique", sous des déguisements superficiels ».

Christine Thoër souligne également l'importance de la notion de répétition aussi bien dans le fait de regarder un programme que d'en visionner un à date et heures fixes : « L'utilisation des médias structure le temps, et les visionnages en famille structurent le temps d'une façon particulière. Nos vies contemporaines étant criblées d'incertitudes, avoir des choses qui se répètent et que l'on partage avec des personnes que l'on apprécie, c'est rassurant ! »

« Revisiter des séries, c'est comme basculer dans un espace connu. Elles représentent un endroit dans lequel on s'installe, on vit. Elles nous accompagnent dans nos moments de vie, quand on voyage, loin de la maison. »

CHRISTINE THOËR, PROFESSEURE AU DÉPARTEMENT DE COMMUNICATION SOCIALE ET PUBLIQUE DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL.



Témoignages : popcorn et dimanche pluvieux

DANS L'ÉTUDE

Dans l'étude, parents et enfants témoignent de l'importance de ces rituels de visionnage et du plaisir qu'ils en tirent.

Aurélien, 16 ans : « *Le samedi, regarder un film, ça nous rassemble, du coup, c'est cool!* », et Augustin, 13 ans : « *Le samedi soir, on se met tous les trois dans le lit de ma mère et on regarde un film sur son écran. C'est plus plaisant. Enfin moi, j'aime bien regarder tous les trois. Ça nous fait de la complicité et puis voilà, c'est agréable.* » (p. 14)

Frédéric, père de trois enfants : « *En général, c'est un samedi après-midi ou un dimanche après-midi, il fait pas beau ou alors on est tous fatigués et on s'installe*

tous les quatre dans le canapé, parfois je fais du popcorn et alors là, c'est la fête! (Rires.) » (p. 15)

David, 8 ans : « *Quand on avait regardé Tous en scène avec papa, maman, ma sœur et moi, ça, c'était un bon souvenir parce que papa et maman des fois ils chantaient, et Désirée, elle dansait, et moi, je faisais les deux, je chantais et je dansais.* » (p. 15)

Manon et Hervé, parents de quatre enfants : « *Manon : Il n'y a pas juste l'action de regarder le film, mais y a le temps qu'on a passé ensemble et puis le fait de pouvoir peut-être construire un peu une culture... Hervé : Une mémoire commune ? Manon : Ouais, une mémoire commune autour de ce film-là...* » (p. 33)

«il faut qu'on parle»

Les séries, outil
de médiation
pour aborder
des thématiques
sensibles

IMAGE ADAM À TRAVERS LE TEMPS

EP. 2 « Il faut qu'on parle »

« Il faut qu'on parle »

Harcèlement, sexualité, mort... Autant de sujets difficiles à aborder avec les plus jeunes. Et si les séries pouvaient être un outil de médiation rassurant et efficace ? C'est ce que conclut l'étude FAVORI.

Dans les conversations les plus délicates, appeler ses personnages favoris à la rescousse pourrait constituer une aide précieuse. Ces références pop deviennent alors des médiateurs fictionnels, chargés de faire tampon entre les parents et leurs enfants. « Les vidéos sont l'occasion d'échanges entre générations, faisant office d'objets culturels. Le partage de cette culture crée une connivence familiale, comme chez Aurélien, 16 ans, qui apprécie analyser dans l'après-coup les films regardés en famille, se poser des questions », peut-on lire dans l'étude FAVORI. Marion Haza, directrice de l'étude, explique qu'« il est plus simple pour les parents d'aborder des thèmes sensibles (harcèlement, sexualité, mort, orientation pro...) avec leurs enfants, après qu'ils ont été sensibilisés au sujet au travers d'une série. L'effet frontal d'une question peut plonger l'adolescent dans le silence et créer un blocage ». Ainsi, la fonction cathartique

d'une fiction audiovisuelle peut permettre à un adolescent de s'identifier aux personnages mis en scène et l'amener ensuite à démarrer une discussion avec ses parents. « Il se dit qu'il n'est pas seul dans son cas, et ce sentiment rassurant peut lui permettre de se confronter à des situations difficiles qu'il traverse. » Ces œuvres désacralisent donc certaines thématiques difficiles à aborder dans les relations directes parents-adolescents et deviennent un outil de médiation familial et rassurant.

Autre point important : le rôle de représentation des personnages. À l'image de la girl boss dans la série éponyme, jeune et rebelle entrepreneuse du site de vente en ligne Nasty Gal, ou de la grande sœur dans *Shameless*, qui se bat pour assumer l'éducation de ses frères et sœurs, certains personnages constituent des points d'ancrage possibles pour les spectateurs.

Comment la culture pop peut-elle se mettre au service de la parole et de la médiation en famille ? Cas pratiques. »



13 Reasons Why, la série comme outil de prévention

Dans la série *13 Reasons Why*, une adolescente de 17 ans met fin à ses jours. Elle décrit chaque étape qui l'a conduite au suicide dans sept cassettes audio qu'elle fait distribuer à ses camarades. Se connecter au personnage principal Hannah Baker en tant que spectateur implique d'embrasser sa condition : sa tristesse, ses traumatismes, conséquences du harcèlement qu'elle subit et qui la mène jusqu'au suicide. Raphaëlle Paolini, victime de harcèlement scolaire et coautrice avec sa mère d'un livre sur le sujet, explique au *Figaro Magazine* à quel point cette série résonne avec la réalité. Et précise : « Je me suis retrouvée en elle, tant par les émotions que par les agissements. J'avais de l'empathie pour elle. Voir l'acharnement incessant des élèves contre elle, dans un établissement qui fermait les yeux, me donnait envie de jeter mon ordinateur. Les gens savent, entendent, mais passent outre pour ne pas accumuler les problèmes. »

Aussi, une étude commandée par Netflix auprès de l'université Northwestern déclarait que « 71 % des adolescents et jeunes adultes ont pu s'identifier à la série, et près de trois quarts des jeunes spectateurs ont déclaré que la série les avait aidés à se sentir plus à l'aise pour traverser ces situations ». Des résultats approuvés, en partie, par l'association de prévention Stop Suicide évaluant dans un communiqué la façon positive dont la série pouvait être un outil de prévention. « Elle permet en effet aux proches, aux parents et aux jeunes eux-mêmes d'ouvrir le dialogue sur le sujet toujours très tabou du suicide et peut les aider à désamorcer la crise suicidaire. » De surcroît, certaines

associations de prévention ont constaté une augmentation significative des appels d'aide. Les messages faisaient état d'un lien direct avec la diffusion de la série. « L'ensemble des épisodes parvient à décrire la multiplicité des causes du suicide et décrivent bien les signes avant-coureurs », reprend le communiqué.

Toutefois, l'association mettait également en garde contre plusieurs points tendant à « glamouriser l'acte de se suicider » : « Le procédé narratif qui recourt aux cassettes pour raconter l'histoire est susceptible de reproduire un fantasme d'éternité ou de renaissance très présent chez les jeunes. » Et condamnait une « attitude culpabilisante vis-à-vis des téléspectateurs, l'héroïne tenant plusieurs personnes responsables de son suicide ». D'ailleurs, la Nouvelle-Zélande, un pays où le taux de suicide des adolescents reste élevé, avait créé une nouvelle catégorie de visionnage exigeant qu'un mineur soit sous la supervision d'un adulte pour regarder les épisodes – un procédé mis en avant dans l'étude FAVORI parce qu'elle permet de désamorcer les situations choquantes ou de malaise. Conscient de la sensibilité du sujet abordé dans cette série et de son importance pour les adolescents, Netflix a mis en place un site Internet (www.wannatalkaboutit.com) pour accompagner le visionnage. On y trouve un guide de discussion pour échanger avec son enfant sur le programme, des ressources pour réagir si quelqu'un nous informe d'une agression et des vidéos des acteurs, qui alertent sur la gravité des sujets abordés et rappellent aux spectateurs de parler à un adulte en cas de problèmes.

Sex Education, ou comment interroger les stéréotypes

Se reconnaître pour mieux se déconstruire. En visionnant la série Netflix Sex Education le spectateur fait face à un nombre infini de stéréotypes tirés des « romcoms » pour ados – qui finissent réduits en poussière. « Une pimbeche sur-sapée qui impose un dress code au tout-venant, une outsider, une grosse brute, une mère excentrique... Ces personnages stéréotypés n'existent que pour être mieux détournés et approfondis. Ainsi, la pimbeche n'est pas la gosse de riche que l'on croit, la mère excentrique est une psy prodigieuse, la grosse brute a le plus grand des cœurs et apprend à assumer son homosexualité », explique un article de Madmoizelle.

Ainsi, l'individu face à son téléviseur se trouve en « transaction continue » avec lui-même, son identité, ses désirs et frustrations, décrit Clément Combes, sociologue spécialiste des pratiques culturelles et médiatiques, dans sa thèse sur la pratique des séries télévisées. « Sous un aspect ludique, les séries procèdent d'un "réalisme opératoire" qui nous connecte aux fondements de notre identité sociale. Les "lieux communs" véhiculés dans Dallas sont moins

stéréotypes qu'archétypes. Le caractère domiciliaire et répétitif du feuilleton, diffusé jour après jour à la même heure, sa grande "lisibilité", loin des codes cultivés, ne réclamant ni coût d'entrée important ni concentration dispendieuse pour le suivre, favorisent son inscription dans l'expérience quotidienne et intime des individus. » En représentant des situations auxquelles le spectateur s'identifie facilement, les séries s'entremêlent à l'expérience personnelle de ce dernier.

Cette familiarité des situations est rendue plus accessible encore par l'humour de la série, qui dédramatise la sexualité et lui rend ses côtés brouillons et maladroits. Une légèreté bienvenue lorsque l'on sait, comme l'a démontré une étude de l'Arcom publiée début juin, que près d'un tiers des 11-17 ans consultent des sites pornos chaque mois – à peine moins que les adultes (30 % contre 37 %). En abordant les thèmes du consentement, de l'orientation sexuelle, de la diversité des fantasmes ou des expériences ratées à travers des personnages adolescents, la série permet aux jeunes spectateurs de se sentir légitimes pour poser des questions, et aux parents d'oser aborder le délicat sujet avec leurs enfants. « Ils ont quand même drôlement de la chance, nos ados, de grandir avec Sex Education ! », s'exclame ainsi une journaliste de Télérama, qui remarquait qu'« ils sont nombreux à avoir trouvé dans cette série britannique un support malin et précieux à toutes leurs interrogations. Là où l'école aborde encore et toujours le sujet à pas de velours et le doigt sur la couture, la corvée des trois séances annuelles d'éducation à la sexualité – théoriquement obligatoires, souvent mises sous le tapis – incombant le plus généralement à l'enseignant le plus à l'aise ou, disons, à celle ou celui qui aura le moins d'embarras avec la chose ». La télé, mieux que la SVT ? Et pourquoi pas ?

« Ils ont quand même drôlement de la chance, nos ados, de grandir avec Sex Education ! »

■ TÉLÉRAMA

EP. 2 « Il faut qu'on parle »



Plan Cœur, les sujets de société en miroir

Et si plutôt que de plonger dans la vie hors norme de la reine Elisabeth II, le confinement d'une prison américaine pour femmes ou la folle et illégale entreprise d'une famille qui se lance dans la culture de cannabis, nous regardions d'un peu plus près nos vies ? C'est le pari de Plan Cœur, série française réalisée par Noémie Saglio (Connasse, Toute première fois...), jonglant entre humour et actualité. On y suit l'histoire de trois amies maladroites et attachantes dont les vies et les intrigues ressemblent aux nôtres. « Ce qui m'a plu dans la réalisation de Plan Cœur, c'était de parler de cette génération de millennials de façon vraie : des filles de 30 ans qui galèrent, qui ne se réveillent pas maquillées – d'ailleurs les actrices s'occupaient elles-mêmes de leur maquillage sur le set », relate Noémie Saglio. Elle raconte son ambition de « montrer à [sa] fille les vraies gens : une vraie femme, pas simplement belle et inintéressante comme les personnages féminins de nombreuses comédies romantiques des années 1990, mais des femmes qui jurent, pleurent, aiment, se trompent... Je ne veux pas non plus qu'elle ait une image de l'homme qui est forcément destructeur et "c'est pour ça qu'on l'aime" ».

Dans ce décor réaliste où elle intègre des éléments de notre quotidien, comme le Covid ou le harcèlement de

rue, Noémie Saglio explore les sujets de société : l'amour, les ruptures, les FIV, l'écologie, développer un cancer jeune... « J'appuie beaucoup sur les petits travers de chacun. Les personnages sont parfois too much et voilà tout l'objet de cette série, raconte la réalisatrice. Max harcèle les filles par texto, Elsa est obsédée par l'écologie, Charlotte devient super égocentrique..., ces travers les rendent humains donc attachants. » Ces aspérités et ambivalences font partie des personnages autant qu'elles construisent nos parcours de vie, et c'est là le plus grand enseignement de la série, analyse-t-elle. « C'est un véritable sujet de société : le droit à l'erreur et au pardon. Surtout quand on pense au phénomène de la cancel culture. Avons-nous droit à une seconde chance ? Pouvons-nous changer en bien ? Moi, je pense que oui. Et c'est ce que j'essaie de mettre en avant dans Plan Cœur. »

Produits de leur époque, les débats s'étendent du canapé aux réseaux sociaux. « J'adore lire ce qui se dit sur ma série aussi bien sur les réseaux sociaux que dans la presse, même si c'est parfois très violent. Je pense d'ailleurs aux vives critiques du personnage de Max – dragueur lourd, égocentrique, infidèle... mais ayant conscience de ses erreurs et essayant de changer. » La réalisatrice assume. « Dans une comédie, il faut avoir des personnages totalement imparfaits. » À l'écran comme à la ville.

En quête d'identité: soi, les autres, le monde

Dans une étude menée en 2019 par Kimberly Garity et Matt Cohen, Netflix se penche sur une génération d'enfants et préados, de 6 à 12 ans, plus matures et concernés que jamais. « L'accès sans précédent à la technologie, au contenu et à l'information est une arme à double tranchant. Les enfants sont mieux informés, inspirés et habilités à poursuivre leurs propres intérêts/passions, mais ils sont aussi moins protégés des défis et des dangers du monde », écrivent les chercheurs. Les auteurs

de cette étude américaine décèlent ainsi l'opportunité d'accompagner les jeunes spectateurs dans cette « quête d'identité précoce » et définissent une grille de lecture pour proposer des contenus adaptés: dans un monde qui change et où les défis se font de plus en plus pressants, les enfants peuvent trouver dans leurs séries et vidéos des clés pour se comprendre eux-mêmes, comprendre les autres et comprendre le monde (cf. partie 5, page 108 de l'étude FAVORI).

MERCREDI



EP. 3 En quête d'identité

Se comprendre soi-même

Premier périmètre de connaissance: soi-même. Les contenus vidéos permettent de développer la conscience de soi des enfants. Comment? En explorant leurs origines, leurs aptitudes et ce dont ils sont capables lorsqu'ils sont poussés à leurs limites. L'étude identifie plusieurs catégories d'œuvres: celles qui explorent l'espoir dans l'épreuve, celles qui mettent les passions des enfants à l'honneur, les histoires d'aventures qui donnent un aperçu du goût du risque ou bien les fictions ou documentaires qui revisitent les traditions et héritages familiaux.

Qu'est-ce qu'on regarde?



Les Artisans du fun (2022)
L'artisan grognon Jimmy DiResta s'inspire d'idées d'inventions absurdes formulées par des enfants pour les fabriquer avec son équipe... au gré de son humeur.

Vous aimerez aussi...



Les Pages de l'angoisse (2021)
Fan de récits d'horreur, Alex doit écrire chaque soir une histoire terrifiante sous peine de rester enfermé à jamais chez une méchante sorcière avec une amie d'infortune.



Luka Chuppi (2019)
Prétendant se marier pour pouvoir vivre sous le même toit, un jeune couple enchaîne les situations embarrassantes pour cacher la vérité à leurs familles orthodoxes.

Comprendre les autres

Les créations vidéo sont un excellent médium pour s'interroger sur la façon de gérer les relations avec les autres, en particulier avec ceux qui ont des origines ou des expériences différentes. Elles fournissent également un support pour s'adapter à de nouvelles dynamiques familiales et sociales, et trouver la bonne chose à faire lorsqu'il n'y a pas de réponse claire. Les enfants ont ainsi la possibilité de faire une expérience contrôlée de l'empathie et de se rendre compte que les disputes familiales, les petits drames du quotidien ou les choix difficiles sont le lot de tous.

Qu'est-ce qu'on regarde?



Histoires d'amour et d'autisme (2019)
Dans cette série documentaire romantique, des personnes autistes cherchent l'amour et découvrent le monde changeant des rencontres et des relations de couple.

Vous aimerez aussi...



Fubar (2023)
Lorsqu'un père et sa fille découvrent qu'ils travaillent tous deux secrètement pour la CIA, une mission d'infiltration se transforme en histoire de famille compliquée.



Cher Evan Hansen (2021)
Un lycéen se retrouve empêtré dans un mensonge après que la lettre qu'il s'est écrite à lui-même est prise pour les adieux d'un camarade de classe qui s'est suicidé.

Comprendre le monde

Être ado et vouloir découvrir le monde... À travers les écrans, les jeunes peuvent donner un sens aux événements et aux phénomènes du monde réel. Des programmes sont susceptibles d'inspirer les enfants à rendre le monde meilleur ou bien les exposent à des personnes et à des lieux lointains. Et leur permettent de s'échapper vers d'autres mondes lorsque celui-ci devient trop pesant.

Qu'est-ce qu'on regarde?



Ceux qui murmuraient à l'oreille de l'éléphanteau (2022)
Dans le sud de l'Inde, Bomman et Bellie se consacrent entièrement à Raghu, un éléphanteau orphelin que le couple a recueilli. Découvrez cette famille hors du commun.

Vous aimerez aussi...



La Sagesse de la pieuvre (2020)
Une amitié inattendue se noue entre un réalisateur et une pieuvre qui vit dans une forêt de kelp sud-africaine et partage avec lui les mystères de son monde.



Notre Planète (2019-2023)
Ce documentaire ambitieux et spectaculaire révèle la beauté naturelle de notre planète, mais aussi l'impact du changement climatique sur toutes les créatures vivantes.



« Retrowatching » : regarder le passé pour s'inscrire dans le présent

▶ ÉPISODE 4

IMAGE THAT '90S SHOW

Alors que l'offre audiovisuelle est plus riche et accessible que jamais, certains spectateurs se lancent dans des marathons pour regarder à nouveau des séries qu'ils connaissent pourtant par cœur. Mais pour quelles raisons ? La science et le marketing nous donnent des clés de compréhension : si on revisite le passé, c'est que l'on est ancré dans le présent. Explications.

« Une série doudou. » Voilà comment qualifiaient les néofans de Friends, trop jeunes pour avoir vu la série lors de sa sortie, dans une enquête menée par le magazine Slate. « Je connais tous les épisodes par cœur, expliquait ainsi Ana, 23 ans. Il m'arrive de me refaire la série en entier dans l'ordre chronologique (environ une fois par an) ; mais je regarde aussi des épisodes au hasard quand je fais à manger, quand j'ai vingt minutes de pause, ou parfois même juste en fond sonore. C'est une série doudou, qui me fait me sentir à la maison. » Éloïse, 25 ans, confiait de son côté revoir l'intégrale des aventures des amis new-yorkais tous les deux ans. « Chaque fois que je finis les dix saisons, je suis sincèrement déboussolée. J'ai ce sentiment d'abandon qu'on ressent quand on ferme un excellent livre ou qu'on

« La nostalgie nous aide à nous souvenir de qui nous sommes et à faire le lien entre ce que nous sommes et ce que nous voulons être. »

■ KRISTINE BATCHO, PROFESSEURE DE PSYCHOLOGIE AU LE MOYNE COLLEGE.

finit un film qu'on adore. À chaque fois, c'est un petit pincement au cœur, je passe quelque temps sans regarder puis ça redémarre. Je ne m'en suis encore jamais lassée, je ne sais pas comment c'est possible. »

Si ces jeunes vingtenaires sont nostalgiques d'une époque qu'elles n'ont pas connue, visionner des films et des séries qu'on a déjà vus cent fois est un classique dans les habitudes de visionnage. Un effet madeleine de Proust qui a été étudié. Conclusion : la nostalgie du passé permet en fait de s'inscrire dans le présent. Il fallait y penser !

La nostalgie, du trouble psychiatrique à l'émotion positive

D'abord, place à la science. En 2022, la docteure en psychologie Ziyang Yang coordonne une étude qui souligne que la nostalgie a souvent été classée comme une émotion négative – au cours des XVIII^e et XIX^e siècles elle était même perçue comme une maladie, précisent les chercheurs. Au XX^e siècle, « la perception de la nostalgie comme un trouble psychiatrique ou psychosomatique était bien ancrée, écrivent-ils. La liste des symptômes comprenait l'anxiété, la tristesse, le pessimisme et l'insomnie ». Pourtant, au tournant du siècle, un changement s'opère : le sentiment est réhabilité pour être considéré « essentiellement positif, bien que doux-amer ».

À tel point que les chercheurs concluent que la nostalgie stimule la confiance en soi, donne davantage de sens à la vie, favorise les liens sociaux et le soutien social, encourage la recherche d'aide, améliore la santé psychologique et le bien-être et atténue les états dysphoriques tels que la solitude, l'ennui, le stress ou l'anxiété de la mort. La nostalgie peut également être mise en œuvre dans les interventions auprès des personnes âgées pour maintenir et améliorer les fonctions émotionnelles et de mémoire, enrichir le bien-être psychologique et atténuer la dépression.

Une conclusion que confirme Krystine Batcho, professeure de psychologie au Le Moyne College, à l'initiative du Nostalgia Inventory, un outil pour calculer la propension de chacun à la nostalgie. « La nostalgie nous aide à nous souvenir de qui nous sommes et à faire le lien entre ce que nous sommes et ce que nous voulons être », expose-t-elle dans le podcast Speaking Psychology.

L'appréciation du présent par la reconsommation du passé

Dans le domaine du marketing, on arrive sensiblement à la même conclusion. En 2011, alors qu'ils s'étonnent de voir des spectateurs visionner à nouveau des programmes

qu'ils connaissent plutôt que la pléthore de nouvelles propositions, Cristel Russell, professeure de marketing, et Sidney Levy, chercheur en marketing, se penchent sur le phénomène. Ils baptisent la pratique « volitional reconsumption » (reconsommation volontaire) et interviewent 23 participants, d'âges, de genres et de milieux sociaux divers. Leur étude démontre que la nostalgie n'est pas le premier facteur dans ces usages. « Ce que j'ai découvert au cours de mes recherches n'est pas tant que [les participants] se languissaient du passé, explique Cristel Russell au magazine Vox. C'est que l'expérience du révisionnage leur a permis d'apprécier à quel point ils avaient grandi. Il ne s'agissait pas d'une nostalgie du passé, mais d'une appréciation du présent. » Un regard par-dessus l'épaule qui permet de se regarder dans le miroir et de se dire « Je suis différent de ce que j'étais à l'époque », avance la chercheuse.

Que les esprits chagrins se rassurent : revisionner un programme ne veut pas dire tourner en rond. « Peu importe le nombre de fois. En regardant à nouveau la même série télévisée, on découvre toujours de nouveaux éléments, précise ainsi Russell à Vox. La raison ? Les gens sont hyperréactifs. En d'autres termes, ils y consacrent toute leur attention. Nous sommes tellement distraits dans la vie moderne, c'est une bonne manière de concentrer son attention sur quelque chose, parce qu'on l'aime tellement. » L'intégrale de Friends pour la dixième fois, nouvelle méditation de pleine conscience ?



DANS L'ÉTUDE

Le retrowatching, créer une identité transgénérationnelle

« Les parents recherchent beaucoup de vidéos qui leur ont plu dans leur jeunesse pour transmettre et partager avec leurs enfants », apprend-on dans l'étude. Cela leur permet de transmettre une connaissance cinématographique à leurs enfants à travers des contenus considérés comme des éléments culturels importants. Mais il s'agit également de partager des goûts, des intérêts et des satisfactions, observent les chercheurs. La psychologue clinicienne Marion Hazanomme nomme « retrowatching » le fait de regarder des contenus familiaux datant de l'enfance ou de l'adolescence des parents : « Les parents revivent une part de leur adolescence en choisissant des contenus qu'ils regardaient eux-mêmes. Cela leur permet de se raconter en famille, de partager des souvenirs de jeunesse et de tenter de les rejouer en famille. Les adolescents sont plutôt friands de ces visionnages. Cela crée une complicité mais, au-delà, inscrit dans une filiation, dans l'histoire de la famille. Cela semble plus important pour les adolescents, pris dans leur quête identitaire, que pour les enfants. » (p. 129)



De la nostalgie à la *newstalgia*: comment le rétro se réinvente-t-il?

▶ ÉPISODE 5

Nostalgie, quand tu nous tiens! Sentiment le plus *bankable* du moment, la nostalgie fait renaître nos séries culte à la sauce 2020. Pour le meilleur ou pour le pire? Si sur le sujet deux écoles s'affrontent, la nostalgie n'attend pas et se drape de nouveaux attributs. Devenue «newstalgia», elle incarne une nouvelle esthétique où l'intemporel est au service de l'universel.

Sex and the City, Sabrina, That '90s Show..., en matière de séries, la tendance est au remake et à la nostalgie. Fan de médias et de télévision, Kathryn Pallister, docteure en communication à l'université canadienne Red Deer Polytechnic, en a fait l'un de ses principaux sujets d'étude. Dans son article intitulé «Netflix Nostalgia: Screening the past on Demand», elle fait le lien entre les évolutions de nos sociétés soumises aux crises à répétition et cette tendance à se conforter dans la nostalgie. Selon elle, la nostalgie est présente dans les médias, et en particulier dans les séries, car elle est un moyen de réimaginer certaines œuvres pour mieux parler du présent.

Mais est-ce la seule raison pour laquelle ces œuvres qui fleurissent le bon vieux temps se multiplient sur nos écrans? «Ceux-ci attirent souvent à la fois des publics qui se souviennent personnellement du contenu ou du cadre temporel d'une série et une nouvelle génération de téléspectateurs qui consomment le contenu pour la première fois», nous explique Kathryn Pallister. «Par exemple, la récente adaptation de That '90s Show peut intéresser à la fois les téléspectateurs de That '70s Show et les adolescents et jeunes adultes qui découvrent les personnages et la structure de l'émission pour la première fois.»

Passé fantasmé ou réévaluation du présent?

Selon la spécialiste, «il existe fondamentalement deux camps qui abordent la question de la force politique de la nostalgie». D'abord, ceux qui «y voient une régression vers le passé par le biais d'un désir d'échapper au présent lorsqu'il est particulièrement accablant ou négatif», décrit-elle. C'est notamment

le point de vue que défend le critique anglais Simon Reynolds dans son livre *Retromania*. Il y affirme que l'obsession pour un passé fantasmé a atteint un point tel qu'elle nous empêche de créer des œuvres innovantes. Selon lui, le recyclage de styles et d'idées contraint la créativité et limite le progrès culturel. Malgré tout, il admet dans le même livre: «J'ai souvent décrié la nostalgie, mais je suis aussi très sensible à cette émotion.»

L'autre «camp», dont fait donc partie Kathryn Pallister, met en évidence le pouvoir de la nostalgie dans les médias, notamment les séries, comme «un désir d'améliorer notre situation actuelle par le biais d'une réflexion nostalgique», détaille-t-elle. «L'un des aspects les plus positifs des contenus nostalgiques contemporains est la réimagination du passé pour y inclure des personnages et des scénarios qui ont pu être effacés ou marginalisés, comme les scénarios LGBTQ+, ou la refonte de personnages familiers pour y ajouter plus de diversité.» La nostalgie est bien plus qu'un simple rappel du passé: c'est une force qui réimagine notre présent et qui définit notre avenir. En puisant dans nos liens avec le passé, elle révèle des questionnements essentiels qui nous poussent à réfléchir sur notre existence.

« L'un des aspects les plus positifs des contenus nostalgiques contemporains est la réimagination du passé pour y inclure des personnages et des scénarios qui ont pu être effacés ou marginalisés. »

■ KATHRYN PALLISTER, DOCTEURE EN COMMUNICATION À L'UNIVERSITÉ RED DEER POLYTECHNIC.

Là où Reynolds suggère que l'imaginaire nostalgique est un rejet d'un présent insatisfaisant en faveur d'un passé idéalisé, Pallister note que la nostalgie permet de réévaluer le passé par sa juxtaposition avec le présent.

La «newstalgia», ou la nostalgie décorrélée du temps

La nostalgie se réinvente pour devenir «newstalgia». Ce mot-valise composé de «new» et «nostalgia» reflète un mélange de contemporain et de rétro et décrit: «un sentiment ambivalent entre regret des temps passés et envie d'aller de l'avant», décrypte le média L'ADN.

L'exemple le plus éloquent est sans doute *Sex Education*, une série qui mêle le passé et le présent, autant dans son esthétique que dans les thèmes abordés. Un procédé narratif notamment travaillé à partir des costumes, explique Rosa Dias, dans une interview à L'ADN: «[La réalisatrice Laurie Nunn] m'a approchée avec une intention claire: créer une série dont l'esthétique serait à la fois intemporelle et peu identifiable. Elle ne devait donc pas être ancrée dans un lieu ou une époque spécifique. L'idée était de créer un monde nouveau qui provoque toutefois un sentiment de familiarité et de nostalgie. L'enjeu était de taille, car ce qui va causer un sentiment de nostalgie chez vous ne générera pas de nostalgie chez moi. Il fallait donc avoir un pied dans le contemporain, un autre dans le passé, tout en étant au plus près des personnages.» Les vêtements d'époque sont associés à des accessoires modernes, les thèmes traditionnels de la vie lycéenne sont abordés sous l'angle de la sexualité positive et les stéréotypes classiques sont remis

en question par une distribution diversifiée de personnages complexes et aux multiples facettes

De la même manière, *La Chronique des Bridgerton*, autre série à succès, joue avec les codes du drame d'époque en intégrant des anachronismes assumés. Dans cette représentation personnelle de la période pré-victorienne britannique, on retrouve des couleurs vives, des tissus modernes, de la musique pop revisitée comme *Thank U, Next* d'Ariana Grande interprétée par le quatuor à cordes Vitamin String Quartet, et même des corgis, race canine qui «n'aurait sans doute pas existé sous la Régence anglaise», démontre dans une longue enquête l'historienne des animaux Stephanie Howard-Smith. «Ces anachronismes délibérés ont une fonction rhétorique, ils rendent l'œuvre accessible», analyse le spécialiste du Moyen Âge Pierre Savy, pour *Philosophie magazine*. Cette figure de style favorise l'empathie avec des personnages a priori éloignés de nos réalités, estime-t-il. «À travers la permanence de certains éléments, je peux m'identifier à des gens qui ont vécu il y a deux cents ou deux mille ans, qui s'habillaient certes différemment de moi, mais rencontraient des questions et des difficultés similaires. Dans *Bridgerton*, il s'agit en particulier de la condition de la femme, de l'amour et du choix de l'objet aimé dans une société de contrainte.»

Réunis dans une époque intemporelle, les spectateurs petits et grands peuvent projeter leurs craintes, espoirs et imaginaires sur des personnages qui leur parlent, peu importe leurs différences. Dans une époque où la culture du clash règne, vous reprendrez bien un peu de newstalgia?

SEX EDUCATION



Ensemble

LES ÉCRANS, UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Apprendre ensemble, vibrer ensemble, trembler ensemble. Découvrez toutes les possibilités qui s'offrent à vous dans cette collection de films et de séries à explorer en famille.



Soirée ciné en famille



Conversations à cœur ouvert



Le monde en images



Histoires vraies et inspirantes



Les 8 conseils de L'Observatoire de la Parentalité et de l'Éducation Numérique (OPEN) pour un visionnage en famille serein

DE MARION HAZA-PERY,
PSYCHOLOGUE CLINICIENNE

1

Comme toute activité, regarder un programme en famille est créateur de liens et de souvenirs. Au-delà du plaisir du moment partagé, veillez au contenu des vidéos, et plus encore lorsque vous n'êtes pas en train de regarder avec vos enfants. Et quand vous regardez avec eux, évitez de dormir ou d'être sur votre téléphone ! Plus généralement, n'oubliez pas que vous êtes aussi un exemple pour vos enfants et cela vaut aussi pour l'usage des écrans !

2

Le visionnage peut être un moment d'échange et de débats intéressants pour vous et vos enfants. N'hésitez pas à utiliser les vidéos comme support culturel et social, voire de prévention. Prenez en considération la nécessité de déconstruire et reprendre les images en tenant compte de la sensibilité de vos enfants. N'oubliez pas qu'en tant qu'adulte, vos ressentis sont différents de ceux de vos enfants. Chacun a sa propre réalité !

3

Trouver un contenu qui convient à toute la famille n'est pas toujours une mince affaire. N'oubliez pas de partager ces moments avec les tout-petits, malgré le caractère très simple des contenus. Et quand les temps de visionnage sont séparés, imaginez une façon de conserver le lien familial. Pour garder un œil sur les activités numériques de vos enfants, discutez avec eux des contenus qu'ils consomment, fournissez-leur un équipement adapté à leur âge et préservez un équilibre avec les activités hors écran.

4

Les plateformes fournissent des guides pour un âge de visionnage approprié. Mais ce n'est pas suffisant : nous sommes tous différents face aux images ! Veillez à observer et écouter la sensibilité, les fragilités de vos enfants et leurs réticences face à certains contenus. Il vaut mieux attendre un peu que d'être choqué !

5

Interrogez-vous sur l'objectif du visionnage. Il peut être purement ludique, mais aussi participer à la construction et au développement de vos enfants. Certains contenus peuvent avoir une résonance particulière chez vos enfants, jusqu'à s'identifier aux personnages. Accompagner les ressentis émotionnels de vos enfants et adolescents est donc essentiel, même face à des contenus fictionnels. Échangez tous ensemble sur ce qui a été regardé !

LES CHRONIQUES DE NOËL

6

Le *retwatching* (regarder des vidéos de la génération des parents) est plébiscité par les enfants comme par les parents. Amusez-vous ! Cependant, n'oubliez pas de vérifier que, derrière l'aspect culte, les contenus soient adaptés. Vos souvenirs d'enfant peuvent avoir été réécrits et vous pouvez avoir oublié certains passages inadaptés à l'âge ou à la sensibilité de vos enfants !

7

Plus les enfants grandissent, plus ils sont exposés à des contenus sensibles. Renseignez-vous sur le contenu des vidéos, au-delà des catégories d'âge, notamment en échangeant entre parents. Veillez sur les contenus que vos enfants consultent lors de leur visionnage solitaire et aux recommandations de leurs pairs. Encouragez vos enfants à lire les résumés des vidéos et aidez-les à construire un esprit critique sur le fonctionnement des suggestions. L'éducation aux médias est essentielle pour un usage serein des écrans.

8

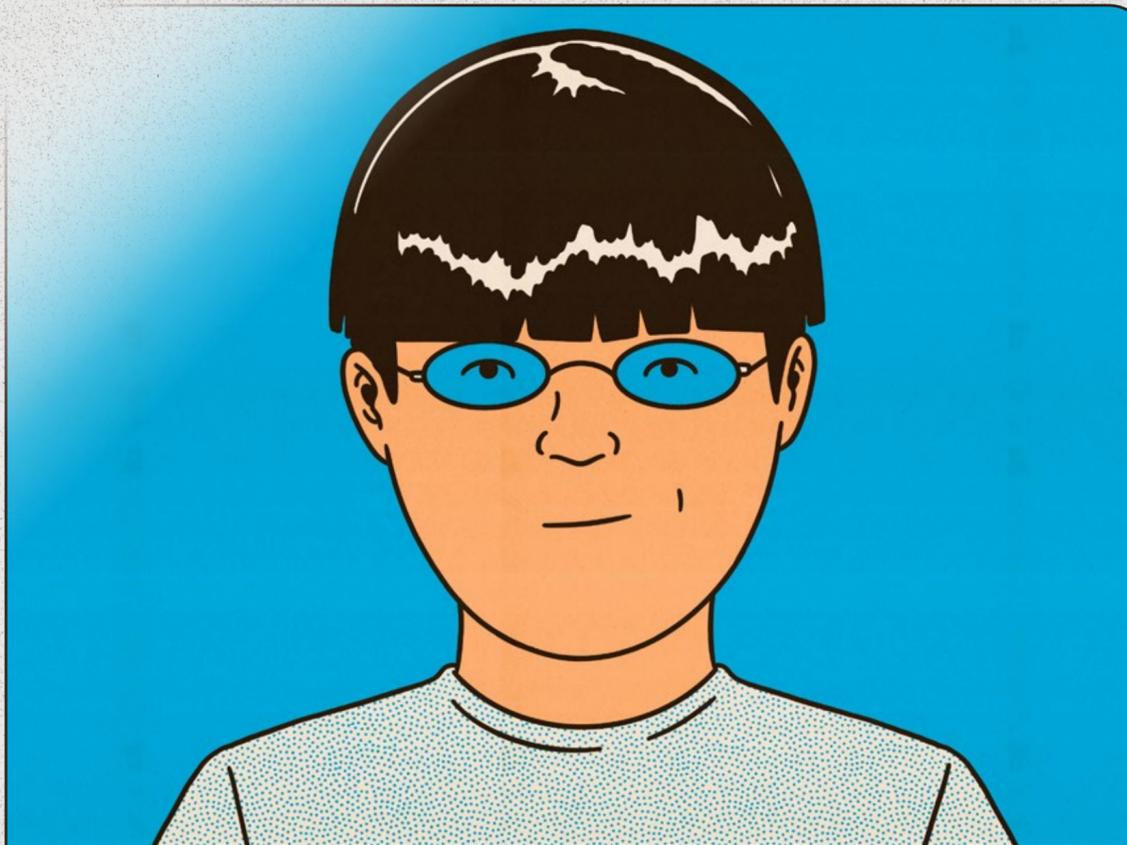
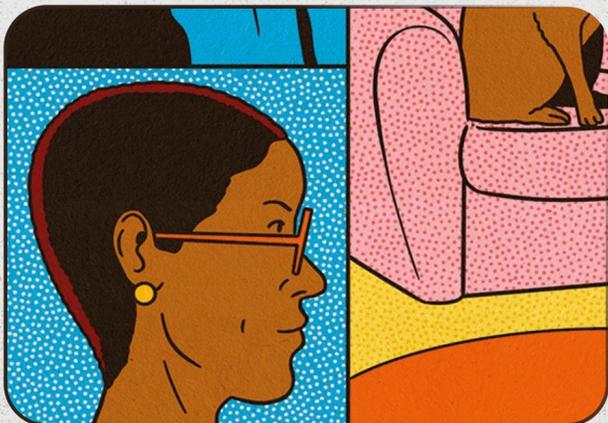
Difficile de faire un choix devant les vastes propositions de la plateforme choisie. Imaginer des critères de choix (thèmes, durée, objectifs) et décrypter avec vos enfants les fonctionnalités de la plateforme permet de trouver le contenu le plus adapté à toute la famille. Surtout, restez maître de ce que vous proposez à vos enfants selon vos valeurs, vos intérêts et vos goûts : votre choix sera plus pertinent pour vos enfants que les simples recommandations de la plateforme.

Persona, personae: à chacun sa manière de regarder la télé



ILLUSTRATIONS SIMON BAILLY

Il y a l'enfant qui regarde en boucle le même épisode de la même série, l'ado qui s'amuse à se faire peur ou le parent qui revisite ses émotions adolescentes pour les partager en famille. Portraits-robots de ces spectateurs archétypaux. Et vous, lequel êtes-vous ?



LE PAT'PATROUILLE AFICIONADO

Cadet de la famille, il a 5 ans et a grandi en même temps que Ryder et son équipe canine de choc. Il ne raterait un épisode pour rien au monde, connaît les répliques par cœur et vous fait la présentation des personnages à chaque nouveau visionnage. Marcus, Ruben, Chase, Rocky, Zuma et Stella sont devenus vos compagnons de petit dej, pour le meilleur et pour le pire.

Vous avez bien essayé de lui faire découvrir d'autres dessins animés mais même les « caca boudin » intempestifs de Simon ou

les grognements de cochon de Peppa Pig ne le détournent pas de ces chiens dociles et courageux.

Au fond, ça vous arrange, au moins vous savez ce qu'il regarde – tant qu'il ne dépasse pas le temps d'écran que vous avez fixé. Problème, il veut que vous regardiez aussi. Même passionné par les aventures de ses courageux amis, il repère plus vite que son ombre que vous laissez vos paupières se reposer. Grand seigneur, il rembobine. Il ne faudrait pas rater le sauvetage de Galinetta.

SON TRAIT PARTICULIER

Pas un matin sans qu'il ne vous réveille au son de « Pup Pup Boogie ». Si les 365 premiers jours étaient difficiles, vous commencez à vous y faire.

SA PHRASE FAVORITE

« Aucune mission n'est trop dure, car mes amis, ils assurent ! »

SA SÉRIE PRÉFÉRÉE

Pat'Patrouille, bien sûr.

DANS L'ÉTUDE

Page 146, on apprend que les enfants ont une propension à toujours regarder les mêmes contenus. « Une caractéristique du visionnage des enfants qui participe à une sélection tranquillisée pour les parents », soulignent les chercheurs. Ainsi Claire, maman d'un enfant de 6 ans, explique : « Il n'a le droit qu'aux dessins animés ; on n'en met qu'un seul pour ne pas qu'il élargisse son choix. Je pense qu'on essaie de le restreindre en ne proposant qu'un seul dessin animé : il adore la Pat'Patrouille, donc on lui met la Pat'Patrouille ! » Page 23, les chercheurs soulignent également que « la participation des parents au visionnage familial peut conduire à certaines stratégies d'évitement du contenu : être là sans regarder ou faire autre chose en même temps. Ces attitudes peuvent être déplorées par les autres membres de la famille. Est fréquemment reproché l'endormissement des parents pendant les vidéos ».



L'ADEPTE DES SENSATIONS FORTES (OU PRESQUE)

DANS L'ÉTUDE

Pages 77 et 78, on apprend que « **les adolescents sont souvent en désaccord avec les âges recommandés par la plateforme** » et qu'« **ils cherchent souvent à éprouver des sensations, des émotions fortes, voire à se faire peur** ». « **La résistance face aux images vient en quelque sorte signifier l'accès au monde adulte** », analysent les chercheurs. Parents et enfants mettent en place des stratégies de visionnage. Ainsi, une famille autorise le film *Star Wars* à leur enfant « **dans des conditions réduites au niveau taille et qualité de l'écran, avec un contraste limité et une mauvaise qualité d'image, pour tenter de limiter les impressions visuelles** » (p. 102). Surtout, « **l'attitude enveloppante des parents permet de réduire les peurs infantiles** » (p. 99).

Elle a fêté ses 13 ans comme d'autres fêtent leur majorité : désormais, elle peut regarder les films qui font peur. Une liberté qu'elle prend comme un véritable défi et pour laquelle elle s'entraîne depuis plusieurs années. D'abord *Hôtel Transylvanie* et ses joyeux monstres, vampires et loups-garous, *Peter Pan*, ses pirates et ses alligators géants, puis *E.T.*, son atmosphère inquiétante et ses courses-poursuites à vélo. Désormais, la voilà entrée dans la cour des grands : à elle *Marvel*, *Fast and Furious* ou encore *L'École du bien et du mal*. Prochaine étape... *Stranger*

Things et *Riverdale* ! À trois ans du grand jour, elle en frissonne déjà.

Adepte des films marquants, elle n'en reste pas moins une peureuse assumée. Elle a donc développé une série de techniques pour rendre ces contenus un peu moins effrayants : les regarder la lumière allumée, sur petits écrans, en mauvaise définition ou avec un faible contraste. Pourvu que ce ne soit pas trop réaliste. Sa technique préférée reste quand même de regarder en famille. Là, elle se sent vraiment rassurée – quitte à feindre la peur pour prétexter un câlin.

SON TRAIT PARTICULIER

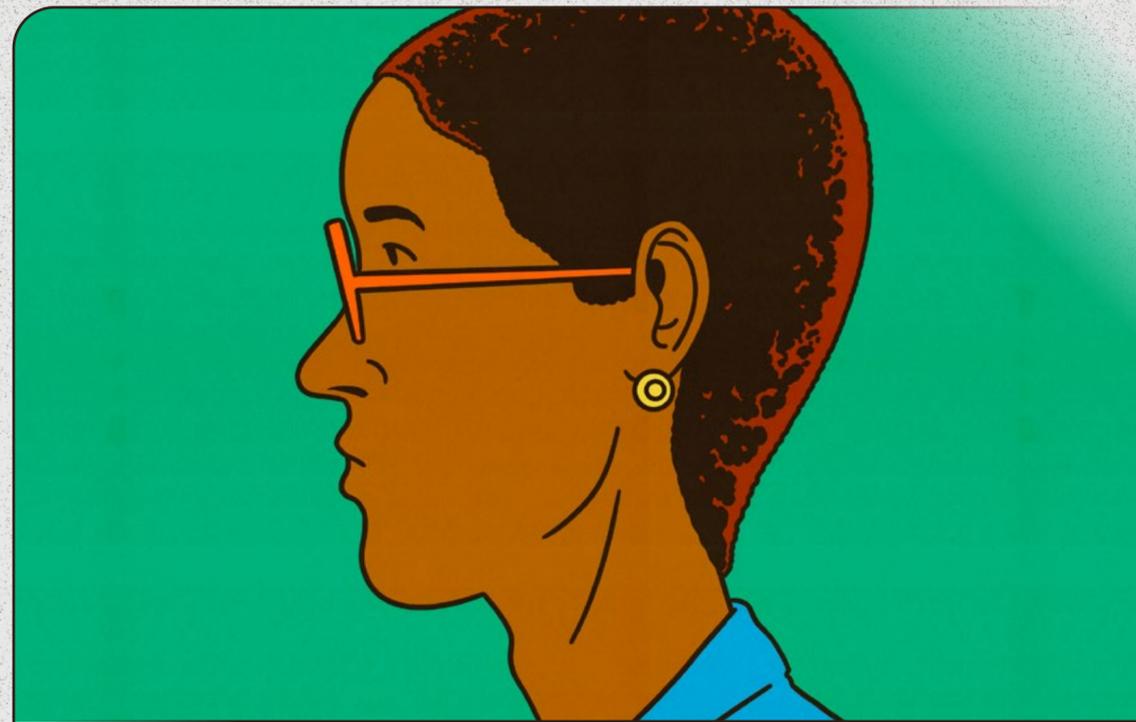
Elle trie les films par mots-clés : noir, monstres, loups...

SA PHRASE FAVORITE

« Attention, présence de violence, niveau de langue adulte. »

SA SÉRIE PRÉFÉRÉE

Gang de Requins. Ce n'est pas parce qu'on a l'air méchant qu'on l'est vraiment. Une révélation !



LA RETROWATCHER

Elle s'habillait en fripe avant que ça devienne cool et a une collection de *Flik Flak* à faire pâlir d'envie votre ado intérieur. Le rétro en bandoulière, elle peaufine son style en revisitant les films et les séries des années 1980 – *Top Gun*, *Star Wars*, *Seinfeld* ou encore *Friends*... Elle les regarde toutes religieusement, en version doublée, comme à l'époque.

Désormais, elle partage ses émotions adolescentes avec ses enfants : *Le Grand Bleu*, premier film qu'elle est allée voir au cinéma avec

leur père, *Retour vers le futur*, film culte dès sa sortie, ou encore *Princesse Sarah*, le dessin animé de son enfance. Si ses enfants sont généralement curieux de ces programmes vintage, il y a parfois des ratés : la soirée devant *Louis de Funès* avait laissé son fils, pourtant adepte de comédies, pantois.

Portée par sa nostalgie, elle oublie cependant parfois le véritable impact de ses séries doudous : leçon apprise, *Star Wars* n'est pas adapté à un enfant de 5 ans !

SON TRAIT PARTICULIER

Le *retowatching* implique parfois quelques malaises devant les valeurs moins progressistes de l'époque. Tant pis, elle fait les explications de texte en temps réel. Après tout, une blague à tendance sexiste est une occasion en or de faire un cours de féminisme à ses ados.

SA PHRASE FAVORITE

« Je regardais ça quand j'avais ton âge. »

SA SÉRIE PRÉFÉRÉE

That '90s Show. Puriste, elle a accueilli plutôt froidement la nouvelle d'un remake de la série qui avait révélé Mila Kunis et Ashton Kutcher. Depuis, elle est fan de *Leia* et sa bande de copains. Et quel plaisir de revoir *Kitty* et *Red* !

DANS L'ÉTUDE

À partir de la page 127, on voit que les parents « **recherchent beaucoup de vidéos qui leur ont plu dans leur jeunesse pour transmettre et partager avec leurs enfants** ». De leur côté, « **les enfants ou adolescents veulent à tout prix découvrir le film culte de leurs parents, quand ils en entendent parler avec engouement** » (p. 128). Page 133, on apprend que « **la subjectivité rentre en jeu et parfois le désir de partager un contenu qui parle aux parents est réalisé précocement** ». L'étude souligne aussi l'évolution des valeurs : « **On a un regard critique qui est différent de quand on l'a regardé quand on avait 20 ans. Je pense qu'il y a des choses désuètes, le rapport au monde n'est pas le même, *Me Too* est passé par là** », explique ainsi une maman (p. 135).



Se mettre d'accord à l'heure des services de streaming : qui contrôle la télécommande ?

IMAGE YES DAY

Qui ne s'est jamais forcé à regarder un film pour faire plaisir à son compagnon ou à son colocataire ? Depuis que le programme télé ne dicte plus le programme du soir, les débats peuvent être passionnés...

D'un côté, votre cadet, qui réclame un dessin animé réconfortant. De l'autre, votre ado qui ne parle que de cette nouvelle série devenue la sensation des cours de récré. Vous, vous seriez plutôt d'humeur pour une série fantastique, tandis que votre partenaire préférera sans doute, comme toujours, un documentaire tendance intello. Vous voilà bien partis. Seule consolation, face à cette joute de pouvoir à la télécommande, vous êtes loin d'être les seuls.

Une argumentation digne d'une dissertation

Amandine, 23 ans, aime regarder un film avec sa copine le soir après le travail. Problème : les deux jeunes femmes n'ont pas du tout les mêmes goûts. « Ce qu'elle veut c'est se divertir, tandis que moi j'ai envie d'apprendre des choses. Son truc, c'est

les comédies romantiques, moi, les documentaires », explique-t-elle. Bien souvent, les négociations sont âpres, les arguments soigneusement préparés. « Pour me convaincre, elle me fait une introduction, un plan et une conclusion. Mais je ne suis pas très flexible. Si je regarde quelque chose qui ne me stimule pas, je m'en désintéresse au bout de dix minutes », précise Amandine. Conséquence ? C'est elle qui gagne la plupart du temps.

La tâche s'annonce parfois encore plus complexe lorsqu'il y a des enfants dans l'équation. David-Julien, 39 ans, est papa de deux enfants âgés de 10 et 8 ans. « Mes enfants ont toujours connu les plateformes et ont tendance à binger des séries. Quand je veux les sortir de cela, je décide du film à regarder ensemble. Je leur fais généralement plusieurs propositions, mais ils ne sont pas réceptifs aux formats trop longs », indique-t-il. Ce qui fonctionne ? *Harry Potter*, bien sûr, mais aussi *Men in Black*, plus récemment. « J'ai essayé de leur faire regarder des Chaplin, mais c'était trop ambitieux », ajoute le papa téméraire.

Un nouveau rituel drôle mais fastidieux

Chez certains, la prise de décision est plus démocratique. Comme chez Béatrice, 52 ans, et son compagnon. « On est en démocratie totale. Le moment du choix peut être plus long que le temps de l'épisode de la série ! », nous apprend-elle. Le couple a une liste sur laquelle il précise les films, séries ou documentaires dont chacun a entendu parler. Mais il est compliqué d'avoir les mêmes envies quand on se retrouve après une journée de travail. « Cela touche à nos états d'âme, à l'émotion dans laquelle on a envie de se placer », explique-t-elle. Toutefois, Béatrice, bien qu'elle le trouve fastidieux, apprécie ce nouveau rituel du choix du programme. « Avec les chaînes télé, on avait un programme. Aujourd'hui, ce rituel, je le trouve drôle, car on y passe un temps fou. C'est presque aussi compliqué que de choisir une paire de baskets », s'exclame-t-elle.

Du côté de chez Florence, on applique aussi le principe démocratique. Dans cette famille recomposée de quatre enfants, dont deux adolescents, il n'est pas facile de réunir tout le monde devant l'écran de télévision. Florence et son compagnon font des suggestions et les membres de la famille votent. Récemment, tout le monde a passé la soirée devant le film *Billy Elliot*. « Ce n'était pas gagné, car mon fils de 16 ans est fan d'animés

« Avec les chaînes télé, on avait un programme. Aujourd'hui, ce rituel, je le trouve drôle, car on y passe un temps fou. C'est presque aussi compliqué que de choisir une paire de baskets. »

■ BÉATRICE

japonais, et la danse ce n'est pas son truc. Mais ça a plu ! On s'est calés dans le canapé, on a mis de gros coussins tout autour et on a fait une grosse commande sur Deliveroo ! », relate-t-elle.

Subir ou ne pas subir...

Et entre les enfants, est-ce que le choix du programme à regarder est aussi fluide ? Pas chez David-Julien. « Mes deux fils se bastonnent entre eux sur ce qu'ils vont regarder. Gabriel est obsédé par la mythologie grecque et adore *50 Nuances de Grecs sur Arte* alors que ce n'est pas de son âge. Son frère déteste. Ils savent cependant qu'ils ont un temps limité, alors ils sont obligés de se mettre d'accord », rappelle le père de famille. Bien que David-Julien ne se force jamais à regarder un film ou un dessin animé, il aime échanger avec ses fils sur le contenu qu'ils consomment. « J'aime que cela donne lieu à un échange, qu'ils me résument ce qu'ils ont vu. Et je donne l'impression de m'intéresser à ce qui leur plaît ! », conclut-il.

Certains sont plus fatalistes, comme Amandine : « Quand je suis fatiguée et que j'ai la flemme d'argumenter, je la laisse choisir. Mais honnêtement, je n'y prête pas attention... » ■



À la fin, c'est le plus jeune qui gagne.

DANS L'ÉTUDE

Alors que trouver un contenu pour des enfants aux âges et degrés de maturité différents est un défi pour toutes les familles, le choix tend souvent vers un programme adapté aux plus jeunes.

Dans le rapport, les chercheurs soulignent la difficulté de trouver un programme qui réjouisse toute la famille. À ce jeu-là, observent-ils, ce sont souvent les plus jeunes qui l'emportent, ce qui « **évidemment ne va pas sans créer de tension ni désaccord** ». (p. 48). Ainsi, une tension peut se créer dans la fratrie, prise dans le paradoxe d'un temps partagé mais non satisfaisant pour tous, analysent les chercheurs. Les aînés comprennent néanmoins l'importance de s'adapter aux plus jeunes. « **Y a des films, on peut pas regarder avec les enfants, mes petites sœurs, vous voyez ?** », dit Marie, 17 ans (p. 51).

Les parents ne sont pas en reste face à leurs ados. Ainsi, « **les cultures adolescentes peuvent laisser les**

adultes de marbre, ce qui semble tout à fait logique du fait de la différence de génération, analysent les chercheurs. **Il est même important, pourrait-on dire, que les adolescents puissent détenir des objets culturels propres à leur génération, qui les rassemblent entre pairs, ce qui peut être le cas de la culture japonaise des animés** ».

Malgré tous ces critères à prendre en compte, objectifs comme l'âge, ou subjectifs comme la sensibilité, le souci principal des parents reste de trouver une vidéo qui convienne à tous, ce qui oblige à des compromis, expliquent page 57 les chercheurs. Le plus simple semble toujours de s'adapter au plus jeune, pour le protéger. Ainsi, Jérôme témoigne. « **Au final, on a tendance à s'aligner quand même sur le plus petit. En se disant, il ne faut pas que le plus petit voie quelque chose qu'il n'est pas censé voir, que ce soit en durée ou en programme. Donc ils regardent tous les trois des dessins animés d'enfants de 5 ans ou 6 ans.** » (p. 57).



L'art du compromis: 7 techniques pour mettre tout le monde d'accord (ou presque)

IMAGE MATILDA

Vous en avez marre de passer plus de temps à choisir un film qu'à le regarder? Vous n'êtes pas seul! Voici sept techniques testées et approuvées par les familles interrogées dans l'étude FAVORI.

1
Regarder sans regarder.
L'important, c'est de participer. Attention tout de même, si vous piquez un somme, tâchez d'être discret, vos enfants seront sans pitié!

DANS L'ÉTUDE

P. 23: La participation des parents au visionnage familial peut conduire à certaines stratégies d'évitement du contenu: être là sans regarder ou faire autre chose en même temps. Ces attitudes peuvent être déplorées par les autres membres de la famille. Est fréquemment reproché l'endormissement des parents pendant les vidéos.

Regarder quelque chose dont personne n'a vraiment envie.

2

Mais qui sera une belle surprise.

DANS L'ÉTUDE

P. 65: Les compromis dans le couple peuvent être l'occasion de belles découvertes, fondées sur la confiance en l'autre:

Aurore: « *Borgen, c'était génial! On a eu du plaisir à regarder ça ensemble.* »

Benoît: « *Alors qu'au départ, quand on m'annonce une série politique au Danemark...* »

Aurore: « *Avec le personnage principal qui est une femme de 50 ans (Rires)...* »

Benoît: « *Ça ne vendait pas forcément du rêve (Rires).* »

Aurore: « *Mais, c'est vrai que Borgen, c'était chouette!* »

Accepter de vous faire plaisir.

3

Pour une fois, c'est vous d'abord!

DANS L'ÉTUDE

P. 67: « *Je me suis permis de regarder une série coréenne pour me faire plaisir pendant que les enfants étaient réveillés. D'habitude, j'attends en général qu'ils ne soient pas là. C'était un moment où ils devaient aller prendre leur douche et je me suis dit: "J'en ai marre d'attendre qu'ils décident que c'est le bon quart d'heure pour y aller, je vais commencer à regarder ma série." Je leur ai dit: "Allez vous doucher, et quand vous aurez fini, on regardera autre chose ensemble."* »

Regarder ensemble mais sur différents écrans.

4

À vous les films d'action, à lui les animés japonais, et tout le monde est content. On n'oubliera pas cependant de jeter un œil par-dessus l'épaule des plus jeunes – le contrôle parental avant tout!

DANS L'ÉTUDE

P. 59: La présence de nombreux supports numériques dans les foyers permet de multiplier les possibilités de visionnage en parallèle.

Transformer le visionnage en moment éducatif.

5

Votre pré-ado veut regarder un dessin animé un samedi matin? D'accord, mais *il était une fois... la Vie* ou rien. Votre cadet demande un épisode supplémentaire de *Peppa Pig*. *Fine, but in English*. Votre enfant sera ravi et en ressortira plus instruit. *Win-win*.

DANS L'ÉTUDE

P. 113: Certains parents tentent des compromis pour obliger les enfants à se confronter à ces contenus en langue étrangère, négociant par exemple l'épisode supplémentaire réclamé par les enfants à condition qu'il soit en anglais. La seconde thématique valorisée pour les enfants les plus jeunes, écho aux apprentissages scolaires mais aussi à la découverte du monde, a trait à la science et à la nature.

Choisir votre contenu à l'avance.

6

Pour éviter les flottements devant la page d'accueil. Vous pouvez ainsi mettre en place des thématiques et adapter le temps de visionnage aux discussions ou aux lectures du moment.

DANS L'ÉTUDE

P. 142: Quand il s'agit de visionnages avec les enfants, les contenus sont en majorité pensés à l'avance par les parents. Cette maîtrise vise autant à pacifier les temps de visionnage en évitant des conflits liés au choix qu'à contrôler le contenu.

Mettre une limite de temps au choix.

7

Vous avez une équipe *Tintin* et une équipe *Schtroumpf*? Top chrono pour trancher! Si dans 5 minutes rien n'est décidé, vos enfants pourront se consoler avec la version papier...

DANS L'ÉTUDE

P. 166: Les parents menacent souvent de stopper le temps de vidéo si le choix n'est pas fait, notamment du fait du décalage temporel du début, impactant sur la fin du visionnage et potentiellement les autres activités qui suivent (repas, sommeil, etc.)

VOYAGE VERS LA LUNE





Sandra Laugier: « Les séries permettent de connaître des milieux auxquels nous n'avons pas accès. »

IMAGE L'ÉCOLE DU BIEN ET DU MAL

Regarder des séries comme on rencontrerait le monde. Alors qu'elles ont longtemps été cantonnées au rang d'art mineur, les séries se développent depuis une décennie comme des objets sociaux majeurs, porteurs d'une culture et d'une philosophie communes. Regard sur des réalités lointaines, elles sont notre lucarne sur l'ailleurs, en direct du canapé. Une « tâche éducative » et une « démocratisation de la démocratie » que la philosophe Sandra Laugier décrypte dans ses ouvrages et ses travaux de recherche. Entretien.

Laura fallu attendre que l'une des plus prestigieuses universités au monde les adoube pour que les séries soient prises au sérieux. En 2010, Harvard met *The Wire* au cœur de l'un de ses cours sur les inégalités aux États-Unis; désormais, elles sont des objets d'étude à part entière. De plus en plus sophistiquées – le terme de « complex TV » est apparu en 2015 sous la plume du professeur de culture cinématographique américain Jason Mittell –, les séries s'engagent et racontent le monde. « Les auteurs n'écrivent pas seulement, raconte ainsi Ronan Bennett, le créateur de *Top Boy*, dans une interview au *Guardian*. Ils vivent dans des communautés comme tout le monde, et ils observent et écoutent. » Précises, exigeantes et informées, ces histoires nous offrent une plongée dans des réalités inaccessibles: *The Good Doctor* et le monde de l'hôpital, *House of Cards* et les arcanes du pouvoir et *Seinfeld* pour un aperçu de la vie à New York vue par le prisme des années 1990. « Les séries télévisées nous ont éduqués à l'attention aux formes de vie: elles sont des façons d'initier, un peu comme des parents, des familles, des sociétés », écrit Sandra Laugier dans son ouvrage *Nos vies en séries*. « Elles sont aussi un lieu privilégié de la perception des façons d'être. » Une initiation qui se fait en famille dans un « compagnonnage », décrit la philosophe, héritage direct de « l'expérience partagée » cinématographique définie par

► l'écrivain et philosophe américain spécialiste du cinéma Stanley Cavell.

De la diffusion des valeurs à la représentativité dans les séries en passant par le canapé comme lieu de rassemblement du foyer, Sandra Laugier, professeure de philosophie à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, auteure de *Nos vies en séries* (Climats, 2019) et de *Les Séries - Laboratoires d'éveil politique* (CNRS Éditions, 2023), et traductrice de Stanley Cavell, nous raconte la réception des séries par leur public, enjeu résolument contemporain et pourtant encore peu étudié. Interview.

Vous avez écrit un ouvrage, dirigé un autre, donné des cours à partir de séries. Pourquoi les séries vous semblent-elles être un objet d'étude intéressant ?

SANDRA LAUGIER Je me suis toujours beaucoup intéressée aux séries, j'en ai beaucoup regardé dans ma jeunesse et depuis je n'ai jamais cessé. Ce qui m'intéresse est de comprendre ce qu'est un matériau populaire à partager. Depuis les années 1990 et l'émergence de séries orientées vers un large public comme *Urgences*, les séries sont un objet commun. En famille, dans les dîners entre amis, c'est un sujet de conversation et d'échange entre diverses générations.

Dans vos livres, vous faites référence au travail de Stanley Cavell sur le cinéma – auteur américain que vous avez d'ailleurs traduit. Que dit-il et en quoi les séries – et leur support du petit écran – sont-elles différentes du cinéma ?

S.L. Je suis partie du livre *À la recherche du bonheur*, dans lequel Cavell traite de la portée éducative, morale et politique des comédies hollywoodiennes de remariage. Ces films ont tous la même structure : au début, un couple se sépare, puis va se réconcilier au cours du film. Pour Cavell, il y a une portée philosophique et une réflexion morale profonde dans ces films puisqu'ils nous enseignent l'acceptation de la vie quotidienne en couple.

Il ne parle pas beaucoup des séries télévisées, et ça m'a conduite à transposer sa pensée du cinéma à une réflexion sur l'apport moral des séries. Ce n'est donc pas du tout une rupture entre le cinéma et les séries.

Vous évoquez une « démocratisation de la démocratie » par les séries et estimez, comme Cavell pour le cinéma, qu'elles ont une tâche pédagogique. Quelle est cette tâche ?

S.L. La série comme objet de partage n'est possible qu'à travers deux autres éléments : elle transmet d'une part des connaissances et d'autre part des valeurs, à travers des personnages.

Les séries télévisées sont un outil de diffusion très fort de valeurs, d'égalité et d'ouverture. On peut évoquer notamment la présence importante des femmes à l'écran, puisque les séries étaient au départ destinées aux femmes. Aujourd'hui encore les séries sont souvent très progressistes, car elles tiennent compte de leur audience, de sa mixité sociale, de genre et raciale. On a beaucoup de personnages noirs ou de minorités dans les séries et donc un élargissement démocratique de la culture.

Le deuxième élément est la dimension éducative des séries. Les séries permettent de connaître des milieux et des domaines de la vie auxquels nous n'avons normalement pas accès. Prenez par exemple *Urgences* ou *New York Police Blues* : ces séries ont fait connaître les coulisses de ce qu'il se passe dans un hôpital ou dans un commissariat de police. La série française *Engrenages* est aussi très forte, puisqu'elle présente à la fois la police et le monde de la justice et des avocats. Sans parler des services secrets dans *Le Bureau des Légendes*. De cette façon, les séries nous offrent une expérience personnelle augmentée.

« Aujourd'hui encore les séries sont souvent très progressistes, car elles tiennent compte de leur audience, de sa mixité sociale, de genre et raciale. »

■ SANDRA LAUGIER, AUTEURE DE *NOS VIES EN SÉRIES*.

Pour vous, le compagnonnage dans le visionnage des séries télé est essentiel. Cavell parlait lui d'expérience « accompagnée ». Quelle est la valeur sociologique et philosophique de regarder ces contenus ensemble ?

S.L. Le premier chapitre du premier livre sur le cinéma de Cavell, *La Projection du monde*, est intitulé « Une autobiographie de compagnons ». Pour lui, l'expérience première du cinéma est d'aller voir un film avec quelqu'un ou un groupe de gens et de vivre ensemble une expérience dans l'espace clos mais public de la salle de cinéma. Voir un film avec une personne n'est pas la même chose qu'avec une autre – c'est l'essence de l'expérience partagée.

Ce compagnonnage est tout aussi central dans le visionnage des séries télévisées. La différence, c'est que cette expérience se fait souvent à la maison, dans un espace privé et souvent clos – même si beaucoup de gens partagent leur expérience sur Twitter.

Dans l'ouvrage collaboratif *Genre, sexe et quinoa*, vous écrivez sur la place du canapé au sein du foyer. Que représente cet objet ?

S.L. Je me suis appuyée sur un ouvrage sociologique sur les séries, *Goûts et dispositifs de visionnage des séries*, dans lequel les auteurs Hervé Glevarec et Clément Combes enquêtent sur les lieux où les gens regardent les séries et leur demandent de photographier leurs situations de visionnage. Or, la grande majorité des personnes regardent leurs séries sur la télé du salon.

Le canapé joue donc un rôle central dans le rassemblement familial. D'ailleurs, il y a beaucoup de canapés dans les séries : *Friends*, *En thérapie*, *The Wire*... Ce canapé, c'est le point d'ancrage familial.

Les interviewés parlent du visionnage collectif et des conversations qui en découlent comme de la construction

d'une « mémoire commune » propre à la famille. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

S.L. Chacune et chacun a une histoire personnelle rythmée par ce qu'elle ou il a vu, à condition que ce soient des séries à public large ou très riche, comme *The Wire* ou *Game of Thrones*, pour que toute la famille s'installe devant. Ce sont des souvenirs familiaux, des événements partagés comme le serait un anniversaire, un enterrement ou un mariage. Par exemple, je regardais *The Wire* avec mes enfants et mon père, qui est maintenant décédé ; ce sont des moments très importants. Plus on avance dans le temps, plus on a ces souvenirs de séries regardées avec des personnes disparues ou avec des enfants devenus grands, et qui peuvent regarder ça avec leur famille à leur tour.

C'est ce qui est nommé dans l'étude par la chercheuse Marion Haza-Pery le « retrowatching » : lorsque les parents veulent faire découvrir à leurs enfants des films ou des séries qui les ont accompagnés dans des moments importants. On voit d'ailleurs que les enfants sont très demandeurs de ces contenus.

S.L. Oui, c'est extrêmement important. À la fois de vouloir revoir des contenus – parfois sous le prétexte de faire découvrir aux enfants, il y a l'envie du parent de revisiter une série ou un film ! – et la transmission générationnelle de goûts et de valeurs. Mais les enfants n'ont pas toujours besoin des parents. Par exemple, découvrir *Friends* ne vient pas forcément des parents, il y a une vraie curiosité pour le rétro. Et ils font parfois découvrir des séries aux parents !

Les séries sont-elles devenues plus complexes, porteuses d'une responsabilité de raconter le monde que leurs créateurs observent ?

S.L. C'est une évolution qui date d'environ une décennie. D'ailleurs, le terme « Complex TV » est apparu dans la

critique de télévision autour de 2015, avec le livre du même nom de Jason Mittel. Les personnages sont désormais très complexes, pas forcément gentils ou méchants, et plusieurs intrigues se déroulent en même temps.

Les séries sont aussi de plus en plus engagées dans le monde. C'est pour ça que je me suis intéressée au genre de l'espionnage et de la sécurité : c'est un genre qui émerge après le 11 septembre et devient de plus en plus précis et informé. Ces séries ont aussi une grande réactivité : quand je regardais *Homeland* en 2015, les créateurs ont inséré une allusion aux attentats de Paris quelques jours après.

Contrairement au cinéma, dont on considère souvent que les créations sont autonomes, les séries s'ajustent à ce qui intéresse leurs publics. Par exemple, *Unbelievable*, sur les femmes victimes de viol, ou *The Handmaid's Tale* avec les menaces aux droits des femmes, touchent à des questions très actuelles, notamment après MeToo. Souvent, les critiques voient dans la prise en compte des attentes de leur public une faiblesse des séries, mais la thèse de mon livre est de dire qu'au contraire, c'est là leur puissance et cela n'empêche pas la créativité.

Les séries ont-elles toutes une « tâche pédagogique » ou peuvent-elles être du pur divertissement ?

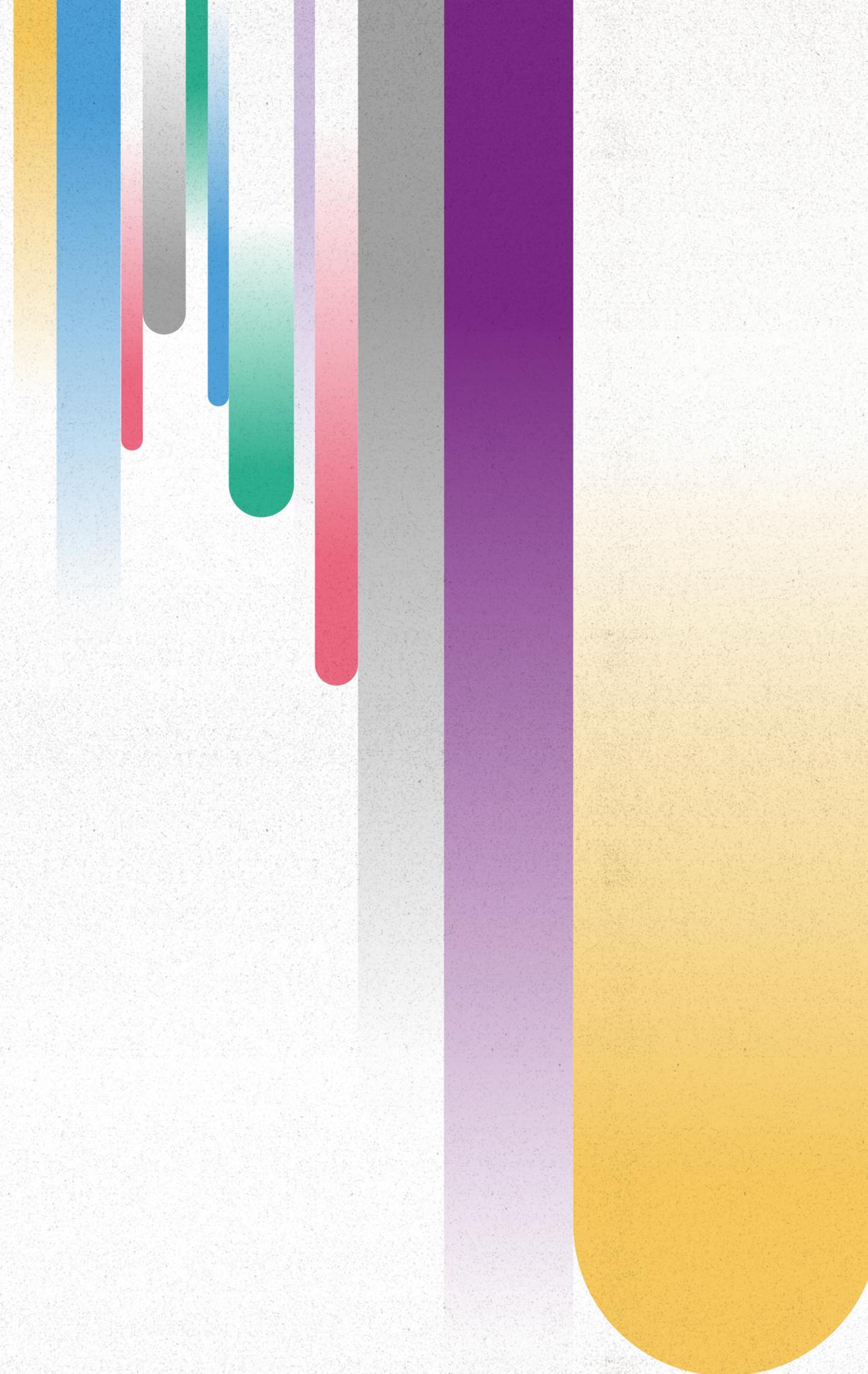
S.L. Toutes les séries, y compris celles qui apprennent énormément, sont très divertissantes : c'est leur qualité première. Une série peut présenter moins de contenu destiné à éduquer son public, elle apportera tout de même une curiosité, une compétence. Par exemple, des séries comiques comme *Friends* ou *Seinfeld*, en montrant la vie de tous les jours à New York, apportent des analyses profondes de la vie ensemble ou de problèmes moraux.

Cette idée de pur divertissement prend un peu le spectateur pour un idiot. Lorsqu'il dit qu'il veut se vider la tête, il ne veut pas réellement mettre du vide dans sa tête : il veut juste se sortir des préoccupations de sa journée, se changer les idées et plonger dans un autre univers.



 **DANS L'ÉTUDE**

Retrouvez le rapport complet
sur le site d'Open Asso:
[https://www.open-asso.org/
nos-etudes/](https://www.open-asso.org/nos-etudes/)



Ensemble — Les écrans, une affaire de famille
Netflix x OpenAsso
2023

Direction éditoriale
Joakim Tuil
Prudence Fumery
Guillaume Ledit
Elsa Ferreira

Journalistes
Carla Peyrat
Matthieu Maurer
Anaïs Farrugia

Suivi de production
Barthélémy Belle
Line Zouhour

Rédaction
L'ADN

Direction artistique
& maquettage
Florent Texier

Iconographie
Netflix
Florent Texier

Couverture
& illustrations
Simon Bailly

Secrétariat de rédaction
Flavie Roul

Impression
Gibert Clarey Imprimeurs
Rue Charles-Coulomb
37170 Chambray-les-Tours

